symbolique où nulle inscription ne peut se faire. Le risque est que ce soit les vivants, les survivants de ce crime de masse ou bien les enfants des générations suivantes qui deviennent, plus ou moins à leur insu, le « caveau psychique[75] » de ces parents disparus.

Le sujet *infans* et la lalangue

Les Khmers rouges ont voulu façonner les esprits en façonnant les mots, témoignant ainsi de leur connaissance du pouvoir des mots. Viktor Klemperer, en parlant de la substitution de vocables qui induit des changements de sens et de valeur dans la LTI, précise que « les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent n'avoir aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir[76]. » C'est particulièrement avec les enfants que se vérifie ce pouvoir des mots, et leurs effets délétères. Les très jeunes enfants sont confiés très tôt, pour certains dès l'âge de trois mois, pour d'autres vers deux trois ans, à des établissements spécifiques ou bien sont gardés par des femmes « improductives » qui les bercent d'histoires révolutionnaires. Quelques-uns retrouvent leur mère le soir, pour la plupart d'entre eux tous les dix jours, et pour d'autres encore que tous les deux-trois mois. À l'âge de six ans, parfois bien avant, ils vont travailler dans les coopératives et « apprennent à aimer la patrie, à détester les Américains, à aimer le peuple des ouvriers et des paysans qui sont leurs papas-mamans[77]. » À partir de huit à dix ans, ils sont très souvent utilisés par l'Angkar comme messagers entre les différentes zones et comme « *chhlôp* » (espions). À partir de douze ans, ils peuvent être enrôlés dans l'armée. L'endoctrinement intellectuel est très sommaire, à partir de slogans et de chants révolutionnaires, mais aussi par le déplacement des affects à l'égard des parents – qui, de fait, les ont « lâchés » – sur l'Angkar qui

75. Soko Phay-Vakalis, « L'art face à la tragédie cambodgienne », *Cambodge, l'atelier de la mémoire, op.cit.*, p. 58.
76. Victor Klemperer, *LTI, la langue du IIIème Reich, op.cit.*
77. Émission de radio du 09-04-1976, citée dans François Ponchaud, *Cambodge année zéro, op.cit.*, p. 148.

se présente comme parent symbolique. Ces enfants et adolescents, embrigadés, constituent une véritable menace de tout instant, épiant qui dans sa propre famille, qui chez les voisins, le moindre propos critique ou la moindre action antirévolutionnaire. Ils sont amenés à considérer leurs parents comme des étrangers, des « camarades » et à les soumettre aux mêmes punitions. Ils doivent obéissance à l'Angkar[78] qui décide et ordonne ; « Les enfants étaient impitoyables, j'en ai entendu rudoyer leurs parents. Les cadres leur avaient appris un certain nombre de slogans tel "Je ne tue pas ma mère, je tue un ennemi"[79]. » Les enfants-espions sont partout, la nuit sous les maisons[80] ils écoutent les conversations, ils dénoncent leurs parents et amis qui sont devenus des étrangers, voire des ennemis. « Le soir, dans la maison, dit une femme, si mon fils voulait me parler, je lui chuchotais à l'oreille de se taire et de dormir[81]. »

Ainsi, dès ses premiers mots, le sujet *infans* est séparé de sa mère et immergé dans un univers où ce qui domine est un langage de confusion, où les signifiants ne font pas tant fonction de signifiants que de signes, une « langue sans dialogue, sans échange, [une] langue dérivée, violente, fondée sur des mots khmers, qui en écartait certains et en forgeait d'autres[82]. » Et Rithy Panh de poursuivre par ce constat : « Aujourd'hui, tout n'a pas disparu de cette grammaire où il n'y a pas de place pour l'émotion, le doute, le trouble[83]. » Les adultes qui ont actuellement entre cinquante ans et soixante ans ont tous été ainsi plongés dans un bain de langage qui ne leur permettait pas, très jeune enfant, d'utiliser les mots dans leur fonction symbolique d'extraction de jouissance ; seule restait la dimension imaginaire, ritournelle qui fait mot d'ordre et facilite les identifications imaginaires aux

78. L'Angkar étant une entité indéterminée pour beaucoup, cela signifie que chaque cadre s'exprimait « au nom de l'Angkar », notamment pour les punitions.
79. Marie Alexandrine Martin, *Le mal cambodgien,* Paris, Hachette, 1989, p.177.
80. Les maisons traditionnelles sont en bois sur pilotis, du fait de la mousson.
81. Marie Alexandrine Martin, *Le mal cambodgien, op.cit.,* p. 177.
82. Rithy Panh et Christophe Bataille, *op.cit.*, p. 274-275.
83. *Ibid.*

chefs, substituts parentaux de ces enfants, et à l'idéologie véhiculée. Ces jeunes sujets n'ont été ainsi embrigadés que trois à quatre ans mais nous savons l'importance des premiers mots, des relations de la toute prime enfance, et leur impact d'autant plus fort que l'amnésie infantile les rend plus ou moins opaques. La *lalangue,* que nous avons déjà évoquée, est cette langue intime chargée de jouissance, faite de phonèmes que le sujet *infans* prélève dans la langue de l'Autre, langue maternelle qu'il entend à partir du discours de l'Autre, de ses signifiants. Précisons que pour lui, ces signifiants ne font pas sens, ce sont des éléments sonores qui véhiculent néanmoins ce qui vient de l'Autre, désir et jouissance. Lacan, dans sa *Conférence à Genève*, précise que « Ce n'est pas du tout au hasard que dans *lalangue,* quelle qu'elle soit, dont quelqu'un a reçu la première empreinte, un mot est équivoque. Ce n'est certainement pas par hasard qu'en français le mot "ne" se prononce d'une façon équivoque avec le mot nœud. […] Cela ne veut pas dire que la langue constitue d'aucune façon un patrimoine. Il est tout à fait certain que c'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel et tel dans sa particularité, que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce *motérialisme* que réside la prise de l'inconscient […].[84] » Ainsi, la *lalangue* n'est pas langage[85] ; pure jouissance phonique du bébé qui babille, qui fait des lallations, elle est hors-sens. Bien que s'appuyant sur la batterie signifiante de l'Autre, elle n'est pas le lieu du code du sujet ; elle en est son terreau en quelque sorte, ce sont des signifiants qui ne sont pas encore structurés comme tels, S1-S2 ; ils ne représentent pas le sujet mais recèlent sa jouissance. C'est une langue d'avant le langage, dont l'inconscient dépend et extrait un savoir. On pourrait apparenter ces Uns de pure différence à la lettre dans sa fonction de chiffrage de la jouissance. Car

84. Jacques Lacan, « Conférence à Genève » (4.10.75), *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 1985, n° 5, p. 5-23.
85. Jacques Lacan, « Télévision », *Autres écrits, op.cit.,* p. 511-517.